

69.5

5

# ROME

ET LE

# VICAIRE SAVOYARD

PAR

J. CRÉTINEAU-JOLY

---

NOUVELLE ÉDITION

---

PARIS

LAGNY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

12, RUE CASSETTE, 12

NOVEMBRE 1861

Tous droits de reproduction réservés.



# ROME

ET

## LE VICAIRE SAVOYARD

---

### I

A l'heure qu'il est, la question romaine, posée depuis trois ans et plus, s'agite d'un bout du monde à l'autre. Elle soulève des flots d'encre et d'éloquence; elle excite les passions, elle ravive la foi, elle retrempe les courages, elle amène l'idée révolutionnaire à dire enfin son dernier mot sur les choses et sur les hommes. Le Christianisme semble condamné à assister, un bandeau sur les yeux et les fers aux mains, à la victoire du mal et au triomphe des ennemis de l'ordre social, qui veulent à toute force bâtir durant un tremblement de terre. L'Eglise, menacée dans son temporel, encore plus menacée dans le spirituel par les respects dérisoires dont on se flatte d'entourer le Siège apostolique, dès qu'il ne sera plus romain, l'Eglise n'a plus de rois pour la protéger et de nations pour la défendre. Il ne lui reste que d'innombrables fidèles épars sur le globe, des prêtres qui pleurent ou prient et quelques évêques combattant au grand jour.

Dans cette perturbation, dont les auteurs n'eurent peut-être pas l'intelligence, dans cet abaissement du pouvoir religieux,

dont personne n'a encore osé sonder les profondeurs, un homme seul demeure calme, impassible et souriant. Les récriminations et les colères, les douleurs et les larmes, les cris de joie ou d'indignation, les dévouements et les outrages, les guets-apens et les fins de non-recevoir, les obsessions et les conseils, les impostures et les vœux, tout se confond à chaque instant au pied de son trône ; tout laisse ce vieillard découronné et déposé aussi libre d'esprit que ferme de cœur. Son front est serein comme le soir d'un beau jour d'automne. Il a passé par les diverses phases des tendresses libérales et des ingratitude constitutionnelles. Il a épuisé jusqu'à la lie le calice des amertumes révolutionnaires. Il sait maintenant, par la plus cruelle expérience, que, comme certaines fleurs éclatantes, la popularité a toujours quelque chose de vénéneux, et qu'il serait impossible de trouver une idole du peuple ayant été véritablement un grand homme.

Pie IX, que la Révolution adula jusqu'au délire et pour lequel elle inventa l'insurrection des arcs de triomphe, s'était imaginé que la justice avait fait son temps et que le pardon devait désarmer les colères qui fermentaient dans l'ombre. Il se fit de ses principes un devoir et du rêve des autres un essai de système. Oubliant qu'il ne faut toucher à la Révolution que pour lui abattre la tête, il crut que rien n'était plus facile que de pactiser avec elle par la clémence et par des améliorations sagement progressives. Un jour, il vit ses amnistiés tourner contre le Quirinal leurs poignards teints du sang de son ministre, le libéral Rossi. Il fut assiégé, condamné et torturé par ceux à qui il avait accordé spontanément le plus généreux des pardons et la plus large des réformes.

Aujourd'hui ce Pontife souverain offre un spectacle digne de fixer les regards de Dieu. L'homme de bien est aux prises avec la mauvaise fortune. Pie IX se trouve en face des mêmes ennemis qui s'avancent contre la Chaire de Pierre avec des alliés sortis de toutes les officines d'apostasie. Il en a compté le nombre et apprécié les respectueuses violences ou les savantes hypocrisies. Il sait d'où viennent ces conseillers désintéressés et

où veulent le conduire leurs doucereuses promesses. Il s'entend toujours dire ce que Caracalla disait de son frère Géta, assassiné par ses ordres : « Qu'il soit Dieu, à condition de n'être plus vivant ! *Sit Divus, dum non sit vivus.* »

Pie IX ne s'alarme pas de ce sanglant jeu de mots ; ne nous en étonnons pas plus que lui. Laissons comme lui les faits s'accomplir. Passons à pieds joints sur les brochures et sur les discours, sur les dépêches diplomatiques et sur les mandements épiscopaux. Sous toutes réserves de droit, de pouvoir et de légalité, acceptons les événements tels qu'ils se présentent. Faisons mieux : anticipons sur l'avenir, et puisque nous avons voulu descendre dans l'arène, portons plus loin nos regards. Que la discussion sorte de l'ornière des banalités humanitaires et des formules oratoires. N'imitons pas ces sentinelles qui s'assoupissent pendant que l'ennemi donne l'assaut à la citadelle. Pénétrons par la pensée dans le labyrinthe où les niais progressifs, ou les charlatans de religiosité, les indifférents à tous les cultes, les rebelles à toutes les autorités, les égoïstes de tous les régimes, les impies de toutes les nuances et les fabricants de dieux nouveaux, qui tiennent magasin de révolutions, se promettent d'enfermer la puissance apostolique.

Elle est vaincue, elle est dépouillée, elle est accusée. On la met au ban des nations. On calomnie ses actes, on maudit ses lois, on outrage ses intentions, on s'irrite de ses résistances, on ne tient nul compte de son bon vouloir. On va même jusqu'à lui faire un procès de tendance pour des usages abolis depuis trois siècles, et qui étaient conservés dans les livres comme une vieille armure rongée par la rouille et suspendue à la muraille. Il y a parti pris de l'incriminer dans son gouvernement temporel pour arriver plus vite à supprimer le spirituel, ou du moins à le mettre en tutelle. Il faut en finir avec cette Papauté qui reste debout quand les empires s'écroulent, quand les dynasties, les républiques et les peuples disparaissent, et que les lis, les abeilles et les aigles des empires romain, français, germanique ou moscovite sont soumis aux hasards de la fortune. Par des mains qui se croient habiles en sourdes perfidies et en con-

spirations muettes, on a conduit la Papauté jusqu'au bord de l'abîme. Pour que, dans son incurable aveuglement, on ne la laisse pas s'y précipiter, on lui offre, comme sauveteur, le roi de Piémont, qui, sans avoir l'esprit d'or des poètes, sera tout à la fois son ennemi et son égide, son spoliateur et son avocat, son juge et son vicaire, son geôlier et son libérateur.

C'est à ce point qu'aboutiraient nos sacrifices d'hommes et d'argent! C'est à ce but qu'auraient tendu nos victoires de Magenta et de Solferino! Nous ne le croyons pas, nous ne l'accepterons jamais. Néanmoins, puisque des voix qui se prétendent autorisées ne se lassent pas de le répéter dans les journaux, dans les dépêches, dans les brochures et aux deux tribunes parlementaires, discutons cette solution que personne n'aborde franchement, et que les intéressés offrent, sous le manteau de la cheminée, comme le dernier en-cas de la Papauté agonisante. Étudions l'homme d'abord, ensuite nous apprécierons la chose.

## II

L'homme est connu. En attendant qu'il soit jeté à la place que les justices de l'Europe et les sévérités de l'histoire ne tarderont pas à lui infliger, entre un diminutif de Julien l'Apostat et la réduction d'une statuette d'Henri VIII, les Unitaires d'Italie lui ont décerné un brevet de grandeur, de patriotisme et de désintéressement. Les démagogues du monde entier répondent à ces acclamations par des acclamations plus frénétiques; et ce roitelet du pied des Alpes passe, de son obscurité native, à tous les éblouissements d'une gloire sans pareille. La Révolution qui, par système ou par métier, n'a jamais professé pour les bons princes un culte trop filial, déclare Victor-Emmanuel clément comme Titus, sage comme Marc Aurèle, dévoué au Siégeromain comme Charlemagne, et pieux comme saint Louis. Elle lui tresse des couronnes de lauriers menteurs, tandis que

ce soldatesque Almoviva se tresse des couronnes de myrtes fanés.

La Révolution l'a pris sous son égide. Après l'avoir enharnaché de toute sorte de bonnes petites vertus italiennes, elle ose, afin de mieux saisir les multitudes, résumer en un seul titre tous les titres que Victor-Emmanuel avait à son estime. Elle en a fabriqué *il re galantuomo*.

*Galantuomo* se traduit dans toutes les langues par le mot le plus expressif et la qualification la plus enviée. Le galant homme d'Italie est l'honnête homme dans le vocabulaire français. Ce prince est-il réellement digne d'un tel surnom?

Il eut pour père Charles-Albert de Carignan, un de ces rois qui ont plus de mauvais instincts que de louables intentions, et qui, fiers des prérogatives de leur naissance, se font de la duplicité un art, un moyen et un but. Les Carbonari, encore dans l'ombre, commençaient leur œuvre de désorganisation religieuse et civile. Pour arriver plus vite au trône qu'il ambitionnait, Charles-Albert comprit qu'il fallait passer par les Sociétés secrètes. Il signa de son sang un serment de haine aux rois et aux prêtres, serment que reçut le marquis de Villamarina, son futur et inamovible ministre. Les Sociétés secrètes demandaient des garanties, Charles-Albert en offrit. Il conspira; mais quand il s'aperçut que le complot allait aboutir à un désastre, le prince de Carignan se déroba par la fuite au châtimeut que sa trahison avait mérité. Il se réfugia avec son fils à Florence, puis en apprenant que l'armée française allait traverser les Pyrénées pour étouffer la Révolution, il vint proposer ses services au roi Louis XVIII.

Charles-Albert n'avait pu, par de sourdes manœuvres, faire triompher la Constitution dans les États-Sardes : il s'engage comme volontaire pour la renverser en Espagne.

Ce dévouement, qui fut une première capitulation de conscience, inquiétait à juste titre le roi de Piémont et ne rassurait guère le roi de France. Carignan résolut de tenter un coup de maître. La veuve du duc de Berry, la mère de madame la duchesse de Parme, veuve elle aussi par le poignard des Sociétés

secrètes, avait éprouvé une certaine pitié pour ce proscrit qui déplorait si amèrement une erreur de jeunesse. La duchesse de Berry lui obtint une audience de Louis XVIII. Charles-Albert lui dit : « Sire, j'ai, par ma conduite, justifié tous les soupçons ; mais afin de prouver la sincérité de mon repentir, voici tous les papiers de mes complices que je livre à Votre Majesté, en la priant de les faire adresser au roi de Sardaigne. »

Louis XVIII n'était pas un homme à émotions bien vives ; il ne put cependant contenir son indignation. Il s'empara des documents accusateurs, et en les jetant au feu, il s'écria : « Prince de Carignan, ce que vous faites-là n'est pas beau ! »

Entré dans la vie politique par une telle porte, Charles-Albert ne chercha, durant son règne, qu'à endormir ses remords en persécutant ses complices. Quand on essayait de lui lier les mains, il trouvait moyen de tromper avec les pieds. Ignorant de la manière la plus absolue que la foi est la vigueur des grandes âmes, il se fit dévot sans être pieux. Il jeûna pour se dispenser de bien agir. Jamais homme peut-être plus que lui n'a formé de vœux plus manifestes pour aller un jour au paradis ; mais il aurait assez aimé à en ouvrir la porte avec des fausses clefs. Il se plaisait tant à prendre ses précautions dans ce monde ainsi que dans l'autre que, tout en égrenant son rosaire, il ne craignait pas de combiner une petite tricherie envers le bon Dieu, afin de ne pas être trop mal dans les papiers du diable.

Vers 1846, quand ce prince flaira que le triomphe de la Révolution approchait, il se réconcilia avec ses exilés. Il demanda pardon du sang versé et des justices faites ; il oublia les attentats qui avaient menacé ses jours. Déjà travaillé par cette épizootie des nationalités opprimées que nous voyons sévir aujourd'hui, il fut, avant le bombardeur Orsini, le premier martyr de l'indépendance italienne. Il était sans caractère et sans volonté, flottant aux divers caprices de l'opinion publique et baissant la tête sous des intermittences de culpabilité ou de repentir. On l'improvisa Magnanime. Il fut vaincu sur trois champs de bataille ; l'Italie alors l'accepta comme sa *spada Vittoriosa*.

Cet amour de l'antiphrase, tempéré par l'hyperbole, devait

piquer d'honneur le fils d'un pareil prince. Victor-Emmanuel, à son tour, se précipita corps et âme dans les aventures de la rédemption italienne. Le père n'avait démasqué ses batteries qu'au dernier moment; le fils ne cacha jamais les siennes. Du jour où Charles-Albert abdiqua la couronne après la déroute de Novare jusqu'à l'heure actuelle, Victor-Emmanuel n'a jamais dévié de sa ligne. Il s'était mis aux gages de la Révolution; il y est resté. Nous avons vu comment l'un était devenu Magnanime; étudions de quelle façon l'autre va passer Galant-Homme.

A défaut de talents et de vertus, Victor-Emmanuel s'est épris d'une passion féroce pour l'Italie. Il a entendu, il a recueilli son *grido di dolore*, et faisant calculer à ses Cavour par doit et avoir ce que pouvait lui rapporter un semblable patriotisme, il s'est mis à la peine pour étouffer dans son âme toutes les idées de foi monarchique, toutes les aspirations et tous les sentiments de la famille. Aux uns il devait la vie, aux autres la couronne. Il a tout foulé aux pieds, n'ambitionnant d'être devant Dieu et la postérité que le Roi galant-homme de la Révolution. Il a aimé l'Italie comme Ugolin aima ses enfants. Il l'a sacrifiée à sa faim piémontaise; et, pour se montrer digne des louanges démocratiques, il a l'un après l'autre dévoré tous les membres de sa famille.

La Révolution les tenait pour suspects, car ils étaient souverains légitimes. Victor-Emmanuel, qui, comme un enfant, s'amuse à tirer des pétards sur le cratère du Vésuve en éruption, les déclare atteints et convaincus du crime de lèse-Italie.

Il a pour cette terre, dont il rêve d'augmenter le bonheur et les impôts par contre-coup, une passion si tenace et si désordonnée qu'il se fait un titre de gloire de ce que les autres hommes appelleraient une action honteuse. Par amour de l'Italie, il veut unifier ce beau pays sous son sceptre. A l'aide d'une meute de dictateurs, de sous-dictateurs, de pro-dictateurs, de vice-dictateurs affamés, hurlant l'unité, professant et surtout maquignonnant le suffrage universel, Victor-Emmanuel arrive à l'accomplissement de son rêve, c'est-à-dire au chaos. L'amour de l'Italie l'a poussé à une telle sublimité d'ingratitude que, dans la

complication des événements, les yeux les plus exercés ne peuvent qu'à peine le suivre dans ses prodigieuses hétacomes de parenté. Le vulgaire a toujours hâte d'arriver au dénouement. Ne soyons pas plus pressés que les justices de Dieu, et puisqu'elles nous permettent de saisir ce prince en flagrant délit, récapitulons les erreurs auxquelles il se livra. Ainsi s'expliqueront les punitions de cet Héliodore constitutif qui, si Dieu ne prend pas la peine de le flageller par la main de ses anges, trouvera toujours, dans les révolutions qu'il évoque, un Mazzini pour conspirer ou un démagogue pour le louer.

Il était fils et époux d'une archiduchesse. Dans le temps que les poètes chantaient à l'Autriche : *Tu, felix Austria, nube*, elle avait accordé à ces Carignan l'honneur d'une double alliance très-humblement sollicitée. Une ingratitude, sans précédents comme sans limites, récompensa la maison d'Habsbourg. Charles-Albert avait, après sa conspiration de 1821, mendié un asile auprès de son beau-père, Ferdinand III, grand-duc de Toscane. Un incendie se déclare dans le palais de Florence. Le feu envahit les appartements. Un enfant y repose dans son berceau. Au milieu des cris et des frayeurs, cet enfant est abandonné même par sa nourrice.

Un homme se jette à travers les flammes ; il arrache l'enfant au péril qui le menace et le rend à son père. L'homme qui se dévouait ainsi se nommera plus tard Léopold, grand-duc de Toscane ; l'enfant c'était Victor-Emmanuel de Savoie-Carignan. Le sauveur et le sauvé se trouveront tous deux encore face à face, et l'amour de l'Italie forcera Victor-Emmanuel à dépouiller de son héritage Léopold de Toscane.

Victor-Emmanuel avait été élevé avec le duc de Parme, son parent. La famille de Carignan était, de temps immémorial, la protégée de la Maison de France. Un témoignage de gratitude, conservant à la veuve et à l'orphelin l'héritage d'un époux et d'un père assassinés, aurait rafraîchi l'âme. La cupidité piémontaise s'est fait forcer la main par les violences de l'unification italienne. Parme, ainsi que Modène, a été envahi, mèche allumée. On l'a annexé tambour battant. La Révolution a

souillé la capitale de la bonne duchesse d'un de ces meurtres sans nom que la dictature sarde approuva, puisqu'elle n'a jamais osé le venger.

Un jeune roi, unique rejeton de la dernière princesse de la véritable Maison de Savoie, venait de monter sur le trône des Deux-Siciles. C'était un lien dont les peuples, désenchantés de toute croyance monarchique par la faute même des rois, aiment à tenir compte dans leurs souvenirs. Il n'y avait ni cause ni prétexte de guerre entre ces États, vivant de la vie qui leur est propre aux deux bouts de la Péninsule. Fort de l'appui avoué des Sociétés secrètes, plus fort des sympathies anglaises que de la tolérance non-intervenante du gouvernement français, Victor-Emmanuel s'est mis à battre en brèche ce dernier trône de famille. Il a encouragé, il a subventionné et escompté la trahison militaire. Les félons, sous le drapeau ou dans le cabinet des ministres, furent décrétés grands citoyens. Lorsque tout a été préparé, minuté comme une note diplomatique, le Piémont s'est enveloppé d'une ombre transparente et il a lâché la corde à Garibaldi.

Tantôt Sganarelle non imaginaire, déguisé en soudard qui pleurniche des idylles sentimentalement grotesques, tantôt Arlequin dictateur, légiférant à coups de sabre et guerroyant à coups de batte, le reître de Montevideo, le marchand de chandelles de New-York, s'est prêté de très-bonne grâce à la conquête pour rire d'un royaume. Devancé ou suivi par une foule de conspirateurs cosmopolites, champignons poussés au généralat sur le fumier des révolutions, il n'a trouvé de résistance nulle part, et cette campagne fit plus d'honneur à sa prudence qu'à son courage<sup>1</sup>. Le roi de Naples, abandonné de tous, s'abandonna d'abord lui-même.

(1) Les braves gens qui se font un devoir d'oublier leur histoire de France pour se précipiter à deux genoux devant ce Garibaldi et son expédition des Deux-Siciles, ne veulent pas se souvenir qu'en 1647, Henri, duc de Guise, accomplit le même prodige avec des moyens encore plus restreints. Seul, sur une felouque, avec son épée pour toute armée, il débarqua à Naples, fut acclamé sauveur de la patrie, et, pendant quelque temps, gouverna le royaume tout aussi bien qu'un autre.

Entouré de corrupteurs et de corrompus qui trahissaient leur serment, leur devoir et leur pays pour être italianissimes dans toute l'acception du superlatif, il vit, au milieu de cette prostration inouïe, ce qui ne s'était pas vu depuis 1793 : son oncle, Léopold de Syracuse, un petit-fils de Henri IV, plus lâche et plus traître à lui seul que tous les chefs de l'armée, de la flotte et du peuple, dont les prodigieuses ignominies sont la honte et l'effroi des contemporains. Ce prince était resté enfant sur le trône ; un malheur immérité le sacra roi. Dans la casemate de Gaëte ou sous le feu des batteries piémontaises, avec son héroïque épouse et quelques glorieux soldats, il a conquis l'admiration de l'univers.

Victor-Emmanuel, roi libéral, sans cesse armé de pouvoirs illimités, et proscrivant les bons à son temps perdu afin de s'assurer le concours des méchants, a rencontré, dans le journalisme révolutionnaire, des panégyristes à la hauteur de ses vertus constitutionnelles. Des vieux enfants de chœur du saint-simonisme qui soufflent la guerre générale, toujours au nom d'un Dieu de paix et d'amour, quelques jeunes recrues de la servilité dont la besoigneuse inexpérience est la seule excuse, et que Tibère, s'il renaissait, flétrirait de son mot éternellement vrai : « Oh ! les infâmes ! plus esclaves qu'on ne veut, » entreprennent à bail et à forfait l'apothéose du rédempteur de l'Italie par ruse, par spoliation ou par complot.

Le crime a commencé l'œuvre ; le crime l'achèvera, si l'impossible est dévolu à la créature. Le Piémont, qui voudrait tuer les abeilles pour manger plus tranquillement leur miel, se met à la peine ; il marche à son but comme si rien ne pouvait s'y opposer sur la terre et dans les cieux.

La cause de Victor-Emmanuel est la cause de l'Italie. Sans se demander ce que l'on peut faire d'une cause ne s'affirmant que par le mensonge, le Roi galant-homme a toujours procédé de la sorte.

Au mois de mars 1848, la Révolution éclate à Milan, à Venise, à Vienne, à Pesth, ainsi que dans le reste de l'Europe. Comme toutes les armées, l'armée impériale subit le contre-

coup des émotions populaires. Charles-Albert saisit ce moment pour s'élancer sur une proie longtemps convoitée. Sans déclaration de guerre, sans prétexte même apparent invoqué, il envahit la Lombardie. Comme un larron nocturne, il annexe, c'est-à-dire il dérobe ces riches provinces. C'est une si flagrante violation de tout principe, que, dans le désarroi des croyances, les peuples ne purent contenir leur légitime indignation. Bien inspirée une fois par hasard, la République de 1848 partage cette indignation : elle refuse aux Italiens du roi de Piémont et de Mazzini le concours même de ses vœux. Charles-Albert avait légué à son fils un triste exemple ; Victor-Emmanuel fit en sorte que cet exemple ne fût pas perdu. En 1855, l'Angleterre et l'empereur Napoléon guerroyaient en Crimée contre la Russie pour sauvegarder l'intégrité de l'Empire turc, qui est toujours *ce monsieur bien malade* du Tzar Nicolas.

Déjà cavourisé de son funeste amour pour l'Italie, Victor-Emmanuel, un orgueil qui lèche la poussière, offre aux Anglais de verser à leur décharge le sang de ses sujets, dont il trafique en royal mercenaire. Du haut de sa puissance la Russie s'était montrée bienveillante et amie à l'égard de ce prince et de ce peuple. Plus que jamais, sans aucune déclaration d'hostilités, sans ultimatum explicatif, ou tout au moins atténuatif, la Russie apprend qu'elle a un nouvel ennemi sur les bras. Ce fut l'un des plus cruels étonnements de ces vieux diplomates moscovites qui pourtant ne s'étonnent guère.

A cinq ans d'intervalle, le Souverain-Pontife sur son calvaire entend les rugissements d'une armée piémontaise qui, à la façon des Peaux-Rouges, envahit ce qu'on lui a laissé du patrimoine de saint Pierre. Jadis, à l'humble demande de Victor-Emmanuel, le Pape lui faisait l'honneur de tenir une de ses filles sur les fonts de baptême ; il donnait même à cet enfant son nom béni. Décidément le parrainage ne réussit pas à Pie IX.

## III

Denys, tyran de Syracuse, prétendait que les Dieux protégeaient l'impiété. Pour le prouver, il opprimait leurs prêtres et dépouillait leurs temples. Sous prétexte que le manteau d'or qui couvrait la statue de Jupiter Olympien était trop froid en hiver et trop lourd en été, il le remplaçait par un manteau de laine. Denys n'allait pas au delà. Le Roi galant-homme, enivré d'aspirations italiennes, ne veut pas même laisser au chef de la Chrétienté ce dernier lambeau de drap ; et, dans son sépulcre de vingt et un siècles, Denys le Tyran, profondément humilié, confesse qu'il a trouvé son maître.

Les Piémontais de ce maître ont annexé Bologne et les Romagnes. Le libre élan des populations et le suffrage universel, commandés à jour fixe, à heure militaire, feront le reste. Le reste fait, il a fallu recommencer, car l'Église n'était pas radicalement spoliée. Une belle nuit, en pleine paix, — si maintenant un peuple quelconque doit se croire en paix, avec de pareils voisins, — une agression, qualifiée de brutale même par ses avocats de France et ses complices d'Angleterre, jette Victor-Emmanuel sur l'Ombrie et sur les Marches. Il ajoute aux horreurs du mal les horreurs du remède.

Pour défendre le patrimoine de la Catholicité contre des bandes garibaldiennes, Pie IX a fait appel à de généreux dévouements. Des volontaires de France, d'Irlande, d'Allemagne et de Belgique ont répondu à la voix du Pasteur suprême. Un héros est à leur tête : tous ensemble ils se disent, avec Montaigne : « Nous ne pouvons pas tout. Ainsi comme « ainsi, nous fault-il souvent, comme à la dernière ancre, « remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduite « du Ciel. »

Les Piémontais ont l'incomparable honneur de se voir dix contre un, en face de ces valeureux qui opèrent des prodiges et passent à fond de train dans les rangs épais de l'armée en-

nemie, en y laissant une double trace de sang. Les Piémontais, qui probablement ne se trouveront jamais pour leur compte à de pareilles fêtes du courage et de la foi, ne comprirent ni Lamoricière, ni Pimodan, ni leurs volontaires. Ces chevaleresques natures ne vont pas à des Béotiens. Les Béotiens de l'Italie étaient plus qu'en nombre. Ils écrasèrent quelques bataillons; et, par une étrange aberration d'esprit, eux qui n'avaient jamais vaincu tout seuls, pas même à Palestro, ils se prirent à calomnier leurs glorieux adversaires. Ces adversaires morts, blessés ou prisonniers, l'Europe les salue comme l'avant-garde d'élite inaugurant la guerre sociale contre la barbarie renaissante.

Victor-Emmanuel n'a donc qu'une politique à double détente et qu'un droit public riche en iniquités. L'amour de l'Italie faite à son image, à ses caprices, à ses passions, c'est-à-dire aux passions de la démagogie, excuse la violation de tous les principes; l'amour de l'Italie autorise tous les crimes et sanctifie tous les attentats. L'amour de l'Italie met les Italiens au-dessus de tous les codes et de tous les devoirs. L'amour de l'Italie force Victor-Emmanuel à se séparer du berceau de ses enfants et du tombeau de ses aïeux, sacrifice que les sauvages eux-mêmes n'osèrent jamais s'imposer. L'amour de l'Italie arme le bras des Séides engraisés pour l'assassinat. L'amour de l'Italie couvre le cri suprême des victimes; l'amour de l'Italie absout tous ces forfaits. Il glorifie tous les Orsini dont l'image et la médaille, aux jours difficiles, se reproduisent et se colportent dans les villes rachetées par notre sang, comme un encouragement pour les Italiens et une menace pour le libérateur français. L'amour de l'Italie tient lieu des traités internationaux, des convenances diplomatiques et des usages établis entre peuples civilisés. L'amour de l'Italie absorbe même la pudeur humaine; c'est en son nom que les servilités viennent complimenter les ignominies.

L'amour de l'Italie fait un crime au roi des Deux-Siciles de défendre son trône et son peuple, en cassant quelques vitres

dans Palerme au pouvoir des forbans de Garibaldi; mais ce même amour n'interdit pas, bien au contraire, à Victor-Emmanuel de bombarder Gènes républicaine en 1849, Ancône pontificale et Capoue royaliste en 1860, Gaëte en 1861. L'amour de l'Italie tend à prouver au Clergé que l'Église va goûter tous les charmes de la liberté et de l'indépendance. Afin de les initier à ce bonheur tant promis, Victor-Emmanuel porte une main sacrilège sur les cardinaux et les évêques qui, au nom de cette liberté et de cette indépendance, résistent à l'iniquité et ne baissent pas la tête sous la tyrannie triomphante des unanimités. On les exile, on les emprisonne, on les arrache de leurs diocèses au nom de l'Italie. L'amour de l'Italie couvre de pleureuses hypocrites Venise, la Jérusalem des Lagunes, et tandis que le sang italien coule par tous les pores à Gaëte, dans les Abruzzes et dans les Calabres, l'amour de l'Italie et du carnaval pousse Victor-Emmanuel et les belles dames de Turin à faire valser leurs annexés.

Dans toutes les langues, de pareils actes soulèveraient des sentiments qui sont au moins une flétrissure morale devant les justices du Ciel. Dans l'argot révolutionnaire, cela s'appelle galant-homme.

Voilà le prince; maintenant apprécions la chose.

#### IV

Ceux qui traînèrent à travers tous les partis la toge du législateur, la simarre du magistrat et l'habit brodé du fonctionnaire, ceux qui mirent la plume de l'écrivain en gage dans chaque Mont-de-Piété des révolutions, ceux-là se sentent saisis d'une naïve stupeur, quand ils entendent dire qu'un vieux Pape s'appuie sur son *non possumus* comme sur le plus irrésistible des arguments. Ce *non possumus*, qui ne se trouvera jamais dans le vocabulaire de leurs consciences, — quelque chose qui arrive, — les pénètre d'une si vertueuse indignation qu'ils prennent le ciel et la terre à partie. Toute leur existence s'est

passée à transiger, à marchander et à vendre. Leurs convictions, toujours sincères, aiment à céder le pas à leur dévouement, toujours disposé à se sacrifier aux honneurs. Ils veulent que Pie IX transige. Les questions de devoir, de dignité, d'élévation de caractère et d'inflexibilité de la loi ne sont rien pour eux. Ils pactisèrent souvent avec la trahison, l'incurie, l'émeute, la violence et les fonds secrets. Ils apportèrent plus de servilité dans l'obéissance que les despotes ne mirent de hauteur dans le commandement, et leur fidélité déambulatoire s'étonne qu'on tienne tête à l'orage. Moins le zèle est sincère, plus on y met d'exagération.

N'ayant pas su qu'au Vatican il y a des mots qui n'eurent jamais cours et que celui de transaction est de ce nombre, ils s'imaginent que puisque le Pape négocie des concordats, se prête paternellement à toutes les combinaisons autorisées par la justice, et accorde des pardons, des dispenses et des indulgences, il lui est très-aisé de se résigner, à leur exemple, aux faits accomplis. Ils n'en demandent jamais plus long. L'admirable mécanisme de l'Église est pour eux une lettre morte. Ils n'en tiennent compte que pour blâmer cette persévérance dans les idées, qui est une censure de leur banal dévouement et un privilège d'honneur dont il leur répugne de voir le Saint-Siège user au détriment de leur cynisme. L'indifférence productive est leur lot en politique; quand il s'agit de religion, ils constituent cette indifférence en héritage sur la tête de leurs fils.

Pauvres gens, qui s'imaginent prêter de la lumière au soleil, et qui, après avoir placé leur sourire à intérêts, offrent de fausses idées pour des principes et certaines préventions pour des avis! Ils se garderaient bien de dire avec Bossuet : « Ceux qui gouvernent font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. »

Ces pauvres gens oublient que les Scribes et les Pharisiens essayèrent de transiger avec Jésus-Christ qui leur répondait : « On ne peut servir deux maîtres à la fois. » Ils ignorent que

Pierre, le prince des apôtres, fut crucifié, mais qu'il ne transigea pas avec Néron. Saint Clément fut expulsé de Rome, mais il ne transigea pas avec Trajan.

Les annales de la Papauté sont pleines de cette incomparable lutte, qui mit le Sacerdoce en face de l'Empire, la faiblesse des clefs en butte à la puissance des armes, et l'autorité spirituelle en opposition avec d'ambitieux calculs. Les Souverains-Pontifes qui, comme d'autres princes, n'ont jamais trouvé une certaine volupté à naviguer au milieu des tempêtes, sont semblables à ces Dieux anciens, dont parle Apulée, et qu'on ne faisait pas avec toute espèce de bois. Ils s'honorent de céder chaque fois qu'un principe n'est pas en jeu et que la conscience ne peut pas être violentée par le cœur. Mais, que ce soit Théodoric ou Justinien, Othon le Grand ou Frédéric Barberousse, l'empereur Henri d'Allemagne ou Philippe le Bel, Henri le Grand ou Louis le Grand, Charles III d'Espagne ou Joseph d'Autriche, la République Française ou Napoléon le Grand, jamais un de ces potentats n'a pu dire qu'il avait forcé un Pape à transiger. Durant dix-huit siècles, et à travers les péripéties des événements, les successeurs de Pierre ont montré que l'esclavage du devoir allait pour eux jusqu'au sacrifice de la vie ou de la liberté. Et ils sont morts, et ils furent captifs.

Quand on a derrière soi de pareils témoins, pensez-vous qu'il soit bien facile de reculer? Lorsqu'on se sent porté par de tels exemples, lorsqu'on eut l'honneur d'avoir pour adversaires toutes ces majestés de l'histoire, qui plus tard accoururent l'une après l'autre se réconcilier avec le Père-Commun dans un baiser de repentir et de paix, croyez-vous qu'il se trouvera un Pontife s'empressant de transiger devant les colères rouges d'un prince? Ce Pontife se laissera-t-il conduire à l'autel des transactions par le style cotonneux d'un brochurier, ou se déclarerait-il vaincu par ses périphrases à l'ail confit dans un simulacre de tendres égards?

Cela est à tout jamais impossible; mais, pour un moment, admettons cette impossibilité. Allons plus loin, imaginons que Taquette, lui aussi.



Victor-Emmanuel a grimpé au Capitole; il s'y est couronné roi d'Italie. Ce César de fabrique anglaise sera même, si vous y tenez, empereur des Romains. Je suppose, et bien gratuitement peut-être, qu'en récompense des sacrifices arrachés par l'évocation d'un Dieu de paix et d'amour, le Piémont prépare au Saint-Siège, relégué dans un petit coin de la ville éternelle, toutes les douceurs d'une lune de miel sans nuage. Qu'étourdi de sa fortune, il ne songe d'abord qu'à se montrer bon prince, cela peut à toute force se comprendre. Il pourrait même plus ou moins longtemps jouer cette comédie du respect aux répétitions de laquelle les journalistes et les orateurs officieux nous firent si souvent assister. Mais quand ces hommages de commande seront épuisés comme toutes choses, lorsque vous serez las de jeter quelques lambeaux de pourpre sur tant de misères, quand il faudra régler le chaos et réparer le désordre moral semé dans les esprits, qu'adviendra-t-il? que ferez-vous?

La souveraineté temporelle du Pape est, d'après le beau plan du vicariat, limitée par deux ponts sur le Tibre. Elle commence à Ponte San Angelo pour finir à Ponte Sisto. Avec les détours du fleuve que vous côtoyez, cela vous demande vingt minutes de promenade, et vous aurez parcouru le dernier domaine de celui qui représente sur la terre la paternité universelle. Rien ne manque à ce projet, conçu, rédigé et annoté dans la trompeuse espérance de faire mourir l'Église à petit feu. Quand je dis rien, je me trompe, pardon! Une chose, une seule chose a été oubliée; on a pas encore notifié au Pontife, déporté dans ses propres États, la quotité des contributions qui incombe à sa charge pour les portes et fenêtres du Vatican et de la Basilique. Cela viendra.

En attendant le collecteur, Pie IX, réduit à l'oasis et au jardin, n'en est pas moins le roi d'une partie de l'Italie. Il a pour maire du palais un *vicaire savoyard*, dont Jean-Jacques Rousseau pourrait encore contre-signer la *profession de foi*. Mais ce vicaire, puisqu'il gouverne par délégation, doit obéir aux ordres du prince. Le vicaire est chargé de l'exécution des lois, de la sage administration des revenus publics, du bonheur

de tous et de chacun. Si le vicaire n'obtempère pas aux conseils du maître, si des difficultés surgissent entre eux, que deviendra l'autorité souveraine, sans force coercitive pour se faire respecter, sans même une issue afin de sortir de l'impasse où elle sera enveloppée par les Piémontais, comme une momie dans ses bandelettes ?

## V

Pour les besoins du moment, vous avez sans réflexion, et, mon Dieu ! pourquoi ne le croirions-nous pas ? vous avez sans malice créé une situation impossible et qui ne tiendra jamais devant la plus simple réflexion. Le Pape et son vicaire ne s'entendent déjà plus. Vous voyez que j'ai poussé la générosité jusqu'à prétendre que le Pontife, abdiquant ses droits imprescriptibles, daignerait concéder une partie de son pouvoir au roi italien. Ces concessions dégagent-elles devant Dieu et devant les hommes la responsabilité de Pie IX et celle de ses successeurs ? Prisonnier volontaire au milieu des baïonnettes sardes, ne se sentira-t-il jamais obligé en conscience de veiller à ce que les *finanzieri* sardes ne pressurent pas jusqu'à la ruine ces provinces qui sont le patrimoine de l'Église ? Les Légations, l'Ombrie et les Marches ne connaissent pas l'impôt du sang. La conscription n'a jamais pu s'implanter parmi leurs populations agricoles ou pastorales. Si le Pape refuse à son vicaire de laisser promulguer une loi dont le Saint-Siège savait se passer ; si ce refus motivé engendre des conflits ; s'il est démontré que quiconque s'élève au trône par le crime ne peut s'y soutenir que par le sang ; quel sera le juge ou l'arbitre qui prononcera en dernier ressort ?

Il y aura des lois, me répondrez-vous, des conventions auxquelles l'Europe tiendra la main, et sur lesquelles chaque puissance veillera pour la sécurité du Pontife et la garantie du monde. Des lois, soit. Je suis convaincu que l'Europe, que la France surtout les demandera sages et équitables ; mais que

pourront ces lois devant d'incessantes taquineries ? Qui les invoquera ou qui voudra les appliquer sous d'innombrables coups d'épingle ? Il y a des choses qui finissent par fatiguer même la patience des anges, et les Cavour, doublés des Farini, des Ricasoli, des Cialdini, des Ratazzi et des Pepoli, savent cela. Vous aurez codifié l'existence du Saint-Siège combinée avec un vicariat ; et vous n'avez pas songé à tout, car vous avez oublié cet axiome si profond et si vrai de Louis-Napoléon Bonaparte dans l'*Idée napoléonienne* : « Ce ne sont pas seulement les lois qui protègent les citoyens, c'est aussi la manière dont elles sont exécutées ; c'est la manière dont le gouvernement exerce le pouvoir. »

Demandez-vous maintenant de quelle façon la Révolution italienne prétend l'exercer ?

Victor-Emmanuel est un peu comme tous les usurpateurs qui ne croient guère qu'à la force brutale. Il exige que les évêques soient sans cesse à prier en sa faveur. Un prêtre est, aux yeux du Piémontais et de ses complices, un officier de police morale ou un enterreur public qui doit sa bénédiction à tout le monde et notamment à ceux qui la dédaignent, comme Cavour mourant sans confession sous les yeux du frère Giacomo, son confesseur ordinaire, une espèce de capucin véritablement indigne et passé grand homme au dire de la presse piémontaise. Si le Pape, souverain légitime et chef de l'Église, n'ordonne pas au clergé de ses États de chanter des *Te Deum* en partie liée et des *Salvum fac regem* sans fin en l'honneur du roi de Piémont, le roi de Piémont sévira contre ces prêtres obéissant à leur conscience et à leur prince. Et si le Pape ne tolère pas de semblables persécutions, le vicaire se mettra-t-il en révolte ouverte contre le Souverain dont, par son titre seul, il reconnaît la suzeraineté ?

Le premier pas fait dans cette voie qui s'ouvrira inévitablement, car les passions du dedans et du dehors attiseront le feu, il n'y aura plus de ces tendresses imaginaires dont le journalisme, les brochures et les discours se plaisaient à nous bercer ; plus de cette hypothétique vénération que l'on nous étiquetait

comme une marchandise. Le Piémont se verra en présence d'inextricables difficultés, et la Catholicité sera livrée à la merci du premier Italien qui aura pour attribution la propagande de l'incrédulité ou des bibles anglaises.

Rome peut et doit toujours vivre avec le Pape ; il lui est impossible de subsister avec son vicaire. L'un au Vatican, l'autre au Quirinal, ce n'est pas la guerre intestine, la guerre des rues ou des camps, puisque le Souverain-Pontife n'a plus ni soldats pour le défendre, ni alliés pour le venger, ni sujets pour lui obéir ; mais, à défaut de guerre civile, ce sera la situation la plus intolérable et le plus complet épanouissement d'anarchie que jamais sophistes ou sphinx aient pu établir, car la Révolution a sans cesse entrepris de marcher les pieds en haut et la tête en bas.

Il n'y a pas d'empereur ou de roi dans le monde qui entretienne des relations ou des correspondances aussi étendues, aussi multipliées que la Papauté. Elle a l'œil et la main sur tous les continents. Elle voit, elle sait ce qui se passe à tous les coins de l'univers. Elle bénit ceux qui travaillent, elle encourage ceux qui combattent les combats du Seigneur, elle console ceux qui souffrent. Dès qu'un hardi navigateur signale une terre inconnue, la Papauté trouve des missionnaires à lui envoyer. C'est la croix et l'Évangile qui servent de pionniers à la civilisation. Séparés de Rome par des mers immenses, ces apôtres tournent les yeux vers cette ville, dont ils apprennent à prononcer le nom à leurs néophytes ; ils écrivent à Rome, la source de tous les lumières et de toutes les grâces.

Ce que font les missionnaires vivant avec les peuplades errantes, les nonces apostoliques dispersés dans les différentes cours, les évêques du monde entier, les rois, les princes et les peuples le font également. Tous ont quelque vœu à former, quelque sage conseil à implorer, quelque faveur religieuse à solliciter, quelque pardon à obtenir, quelque cas de conscience à faire résoudre. Pratiquez ou ne pratiquez pas, il viendra un jour dans la vie où inévitablement vous aurez recours à Rome, soit directement, soit par l'intermédiaire de votre pasteur. Ce

jour-là vous attendrez dans les impatiences de la foi ou dans les joies de la famille une réponse que Rome ne refuse jamais ; et cependant la réponse n'arrivera point.

En voici le motif, qu'avec le piémontisme pour vicaire vous êtes dispensé de chercher plus longtemps.

## VI

Les Piémontais sont les Béotiens de l'Italie, et il leur a plu de faire niche au sacré. Le Pape n'a pas obéi à la baguette ; il s'est entouré de perfides conseillers qui le dominent et des agents occultes de vieux partis innommés qui lui suggèrent toute espèce de méfiances et d'entêtements. Afin de le punir de cette obstination saupoudrée d'ingratitude, il n'était plus possible de s'emparer de son temporel, d'annexer ses villes, de séquestrer ses domaines et de confisquer ses sujets. L'iniquité est consommée. Mais avec ses Farini, Pepoli, Ricasoli et Liborio Romano, la fleur des pois de la fourberie, le vicaire, qui a la vénération facétieuse, se fait un malin plaisir d'intercepter toutes les communications postales adressées au Pape et à ses cardinaux, ministres ou préfets des diverses congrégations.

Cet embargo peut se décréter à Rome même, à la direction générale des postes, comme une conspiration. La mise en interdit s'effectuera sans crier gare, et si, à la longue, l'Europe finit par soupçonner ce dernier tour de passe-passe, les hommes du Savoyard préparent à grandes guides une circulaire aux agents diplomatiques de Sa Majesté sarde. Ils sont prêts à nier imperturbablement et à la face du monde, tout ce que l'Italie régénérée aura intérêt à nier. Ils protesteront au ciel et à la terre qu'ils n'eurent pas plus la main, l'œil et le cœur dans cette suppression organisée de correspondances que dans les expéditions de Garibaldi.

Pendant ce temps, cette mise en interdit porte la perturbation dans les affaires religieuses. Elle suspend les bons rapports ; elle viole les secrets de la conscience ; elle préjudicie à chacun

et alarme la liberté de tous. Ce sont des lettres égarées, affirmant les sbires patentés du vicaire, ou des réponses que le Saint-Siège ne veut pas donner, afin de compromettre l'honneur immaculé de ses gardiens. Puis cet état de choses, auquel la Révolution s'empressera d'adhérer comme à une savante combinaison, se perpétuera et deviendra la règle commune. Dans sa prison cellulaire, le Pape sera mis au secret ; les vœux et les demandes de la Chrétienté seront pêle-mêle jetés au panier. Heureux encore s'il ne se rencontre pas à la porte de la geôle des scribes cavouriens ou des journalistes de la rédemption italienne, qui s'amuseront à faire leurs petits profits de publicité de ces mystérieuses confidences de l'âme ou de la famille.

On laissera par tolérance ou par courtoisie les gouvernements catholiques arriver encore, au moins une fois l'an, auprès du Pape. On leur permettra de communiquer verbalement avec lui, avec la secrétairerie d'Etat ou les chancelleries, afin de constater devant l'Europe stupéfaite la pleine et entière liberté d'action du chef de l'Église ; mais l'accès en sera fermé à l'individu comme à toute supplique écrite, comme à tout papier qui serait infailliblement susceptible de recéler un complot souterrain ou de cacher une bénédiction apostolique.

Cette interception de correspondances entre le Saint-Siège et le monde chrétien n'a pas sans doute été prévue par les grands ravageurs qui, enivrés d'un libéralisme plein d'alcool arbitraire, tentent d'amoindrir la Papauté au profit de l'unification piémontaise. Néanmoins, parce que cette interception n'aura point été pressentie, croyez-vous qu'elle ne s'effectuera pas ? Quand les deux Empereurs signaient la paix de Villafranca et que leurs commissaires la ratifiaient à Zurich, qui aurait osé dire à ces princes, pouvant d'un regard mettre en ligne de bataille douze cent mille soldats, que tout ce qu'ils se juraient la main dans la main serait très-respectueusement regardé comme non-venu par le Piémont ? Son inexplicable audace lui a, jusqu'à cette heure, si bien réussi, que nous ne serions pas étonné de voir l'Europe lui voter des remerciements toutes les fois qu'il se contentera d'opprimer les faibles.

Mais cette oppression n'a qu'un jour. Les hommes passent, les événements se modifient, les révolutions se succèdent ; et il arrive un moment où chacun, avide de repos, se prend comme les anciens à haïr l'épervier qui bataille sans cesse.

*Odimus accipitrem quia semper vivit in armis.*

Ce moment venu, le Piémont sera jugé et bien jugé même par ceux qui encouragent ses vellétés d'héroïsme italien et de tranche-montagne démagogique.

## VII

A toutes les époques, l'Église, pour répondre aux divers besoins de la société catholique, s'est entourée d'une milice qui se renouvelle par la chasteté et par la mort. Elle a des tribunaux ecclésiastiques instruisant les affaires soumises à sa juridiction, des congrégations où s'élaborent, se discutent et se résolvent les questions les plus épineuses du droit canon, de la théologie et de la morale. Il lui faut de nécessité première des jeunes gens qu'elle forme pour le sacerdoce et le doctorat, des prélats qu'elle élève dans ses académies ou ses gymnases, pour aller la représenter comme ambassadeurs auprès des Cours. Elle cherche à perpétuer dans les ordres religieux la passion du travail et de la prière, car c'est aux moines de tous les instituts qu'elle doit l'auréole de science et de vertu que les malheurs du temps n'ont pas encore ternie. L'Église ne peut aspirer au gouvernement des âmes qu'à ces conditions ; or, ces conditions sont incompatibles avec le Statuto sarde, devenu la loi vivante de l'unification italienne. C'est au nom du Statuto que l'on brise impitoyablement toute résistance sacerdotale ; c'est au nom du Statuto que l'on arrache de leurs diocèses les évêques, les cardinaux et les simples prêtres, et qu'on les pousse en exil, sans souci de la liberté individuelle garantie par cette même Constitution. C'est au nom du Statuto que partout où l'Italien régé-

né se glisse en tapinois, il chasse devant lui comme un vil troupeau tous les religieux des deux sexes, qui, usant de leur indépendance personnelle, s'étaient consacrés dans le cloître à une vie de contemplation ou d'étude.

Le Piémont se donne la mission de les émanciper pour les dépouiller. Il les déclare libres afin de les asservir; il les ruine, mais c'est pour les faire jouir des droits civiques dont il charge leurs épaules. Jusqu'à ce jour il n'a pas dévié de ce plan, qui flatte ses convoitises et ses ardeurs de catéchumène en perversion. Pensez-vous qu'après avoir posé si largement le principe destructeur, il s'arrête devant ses dernières conséquences ?

C'est à Rome, leur patrie et leur centre, que se forment et se disciplinent les Ordres religieux. Une fois maître de la capitale du monde chrétien, veuve de son Pontife et orpheline du Sacré-Collège, que voulez-vous que fasse de tous ces prêtres et de tous ces moines le roi italien, n'ayant besoin que de canons et de sbires pour maintenir, dans la plus passive et la plus coûteuse des obéissances, les populations frémissantes sous le joug de leur prétendue rédemption ? Que lui importent, à lui, les nécessités de l'Église, qu'il ne comprend pas ? Il a un niveau égalisant les misères et les apostasies, les moqueries et les incrédulités; il l'applique. Ne faut-il pas que la Catholicité s'y soumette, puisque déjà l'Angleterre, en le dotant de l'élastique principe de non-intervention, a contraint l'Europe à s'humilier devant ces contempteurs de tout droit ?

Il est donc évident que bientôt, par ordre du vicaire savoyard, les instituts religieux seront supprimés dans Rome même, et là surtout. Ce sera l'isolement plus complet du Pontificat, l'absorption plus entière du Sacerdoce; mais alors que ferez-vous de ces innombrables monuments chrétiens, de ces couvents fondés par des princes ou par de pieuses nations, de ces trois cents églises, de tous ces lieux consacrés par dix-huit siècles et que les rois et les peuples entretiennent à grands frais pour accorder l'hospitalité aux pèlerins ou servir d'abri et d'école normale aux jeunes lévites des différents royaumes ?

Ce que le Piémont en fera, le voici :

Quand la fortune publique sera épuisée, l'Anglais, cet épiciériste sinistre qui pactise aussi facilement avec Catilina qu'avec Domitien, l'Anglais accourra les mains pleines d'or. Il brocantera pour ses musées tous ces souvenirs des âges primitifs, toutes ces reliques du Calvaire, toutes ces merveilles de l'histoire et de l'art, toutes ces richesses de peinture, de sculpture, d'imprimerie ou de manuscrits accumulés par les Pontifes. Déjà, dans ses privés bibliques, il caresse le rêve de voir mettre en adjudication Saint-Jean de Latran, la tête et la mère de toutes les églises. Il l'achète en idée pour en faire la villa de plaisance des archevêques protestants de Cantorbéry qui, escortés de leurs épouses et d'une progéniture toujours nombreuse, y prêcheront, sur les débris de la Chaire de saint Pierre, l'égalité des cultes et la victoire de l'hérésie.

Le Pape, moralement plus indépendant que jamais, plus honoré que jamais et néanmoins plus à plaindre qu'au fond des catacombes, — car là il n'avait pas à subir la pitié dérisoire des Césars romains qui se contentaient de le torturer, — le Pape, livré à son vicaire et à ses aides, n'a plus qu'à mourir.

## VIII

Il meurt, et que l'Europe le veuille ou ne le veuille pas, en vertu de la non-intervention et du principe qu'il faut laisser les Italiens faire l'Italie à leur image et à leur gré, le Piémont se substitue au grand maréchal du Conclave.

A lui le droit de passe et le droit d'interdiction. Il introduit qui bon lui semble; il ferme la porte à qui serait hostile à ses projets. A bien prendre la chose, il pourrait même, en sa qualité de vicaire, déclarer aux cardinaux étrangers qu'il ne reconnaît ni leurs titres ni leurs droits. Partant de ce principe auquel la démocratie applaudirait sans aucun doute, il s'arrogera le pouvoir de désigner ou de refuser, pour la pourpre, les prélats que l'Église et les Couronnes appellent à cette di-

gnité. Les uns seront suspects à l'Italie, les autres n'offriront pas assez de gages de servile complaisance. Il aura ou il se fera donner par son Sénat et par ses députés un *veto* suspensif, et il jouera de cet instrument avec la candeur qui le caractérise.

Il n'y a plus de communications assurées et permanentes entre les divers États chrétiens et leur chef spirituel. Les Ordres religieux sont abolis par un firman constitutif; les écoles de théologie et de philosophie se transforment en corps-de-garde; les églises tombent en ruine; la prélatrice est disloquée, et le Sacré-Collège, s'il existe encore, a vu ses douloureuses protestations étouffées sous les pastorales humanitaires des sophistiqués d'émancipation, tels que Liverani et Passaglia.

Le Siège apostolique est vacant; le Piémont daigne croire qu'il ne faut pas subitement rompre en visière aux superstitions du vieux monde. Il ne s'oppose pas à la réunion d'un Conclave; mais, pour sauvegarder les principes et ne pas trop effaroucher les susceptibilités britanniques, il accumule restrictions sur restrictions. Il a infuse la science des papiers doubles, il la prodigue par ses dépêches télégraphiques.

Si les révolutions continuent à lui être favorables; si l'Italie s'incarne dans le désir aussi primitif qu'enfantin de faire l'apprentissage des félicités constitutionnelles et d'unifier sous un même sceptre libéral, ou plutôt sous l'épée du premier condottiere venu, un pays dont les mœurs, les besoins, les plaisirs et goûts sont une perpétuelle division, elle aura dans son sein des discordes civiles ou elle portera la guerre à l'étranger. A quelle puissance ces Scipions ressuscités auront-ils adressé leurs coups? Est-ce à l'Espagne, à la Suisse, à la Belgique, aux États Germaniques ou à l'Autriche? Chose merveilleuse! les matamores d'au delà des monts commencent déjà leur parade de victoires et conquêtes. Ne donnaient-ils pas, l'autre jour, à entendre à la Prusse que, si le roi Guillaume ne se ruinait pas en frais de gracieusetés, pour Victor-Emmanuel, non reconnu par la cour de Berlin, l'Italie ne tarderait pas à se mettre en campagne, afin d'offrir à la France les provinces Rhénanes comme un de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié?

Supposons que la reconnaissance des services rendus, stimulée par le cabinet de Saint-James, ait déterminé le Piémont à honorer l'Empire Français du premier coup de feu de l'Italie, nos cardinaux, consignés à la frontière, ne peuvent prendre part à la nomination du chef de l'Église. Si cela n'arrive pas pour eux, ce n'est pas une raison pour que l'Autriche, l'Espagne, la Belgique, la Bavière et le Portugal ne subissent point un pareil ostracisme, et c'est ce que personne n'a songé à prévoir.

Chaque fois que s'assemble un Conclave, tous les intérêts catholiques sont en jeu : ils doivent donc être représentés dans ce Sénat électif. Si, sans être en guerre ouverte avec une puissance chrétienne, le Piémont nourrit, à l'égard d'une nation quelconque, — de l'Autriche par exemple, — des répulsions plus ou moins injustifiables ou inqualifiables ; si, une fois tous les cardinaux admis par grâce singulière, il s'aperçoit que le candidat à la Papauté n'est pas celui que ses ingérences avaient désigné ; si, pour sortir de ce mauvais pas où il s'engagera nécessairement, il organise contre le Conclave une de ces démonstrations dont les empiriques de dignité italienne furent toujours prodigues ; si les cardinaux dispersés par une émeute de bas étage, — émeute qu'on célébrera, n'en doutez pas, comme une manifestation splendidement populaire, — demandent protection à leurs Cours et vengeance à l'opinion publique, à quel parti s'arrêtera-t-on ?

## IX

La comédie des unanimités est en permanence sur cette Italie où les Vieux des Sociétés secrètes joignent la dissimulation du silence à l'hypocrisie de la parole. Les Sociétés secrètes ne cessent de sonner de la trompette devant leurs maîtres qui ne s'épargnent point les flatteries semées d'adverbes enthousiastes et les brevets de civisme pavoisés d'adjectifs louangeurs jusqu'à l'hyperbole. En face de ces opprobres réels et de ces orgueils

imposteurs, qu'il plaise au vicaire de se choisir un Pape selon les convenances du Carbonarisme en ébullition, qu'il autorise ses employés à faire un signe, et savez-vous de quelles calamités est menacée la Chrétienté tout entière ?

Le suffrage, qu'on appellera plus que jamais universel, parodiera les traditions de la primitive Église; puis, avec un masque d'emprunt, remontant aux siècles anciens, il vous bâclera un pontife selon le vœu des indifférents et le cœur des impies. La voix du peuple, embrigadé comme des conscrits à l'exercice, sera plus que jamais la voix de Dieu. S'il ne se trouve pas assez de complaisants surnuméraires pour remplir l'office du S. P. Q. R., le Piémont aura recours à ses ménageries de patriotes et un Souverain-Pontife vous sera ainsi donné.

L'Europe rira d'abord, car elle rit de tout, cette pauvre Europe; elle rit surtout quand le tonneau approche de la lie. Dans ses mornes complicités, elle applaudit à contre-cœur à ces démagogues italiens qui se mettent en frais de respects et de conjurations, et marchent à l'assaut du temporel, en réservant au spirituel tous les hommages d'une gratitude assassine. Mais croyez-vous que l'apostasie, qui est en liesse pour le moment, ne finira point par épouvanter la conscience humaine? Vous imaginez-vous qu'il soit d'un heureux calcul de rêver la Terre Promise avant le passage de la mer Rouge? Or, ne voyez-vous pas déjà cette mer Rouge qui monte, prête à engloutir les architectes de ruines?

Vous avez jeté le Pontificat en pâture à des ambitieux vulgaires et à des sceptiques convaincus d'idiotisme libéral. Autant qu'il était en votre puissance, vous avez amoindri et tué en détail la Papauté. Dans cette longue tempête de passions et de haines, où l'incroyable est toujours ce qui séduit le plus la crédulité, vous n'avez pas daigné comprendre qu'il est dangereux de courber la majesté du droit sous les fantaisies de la force brutale, car on ne fait pas abdiquer la vérité devant les préjugés de l'ignorance.

Eh bien! le succès des Orsini anti-chrétiens est complet. Les Sociétés secrètes règnent au Capitole; elles s'installent au Va-

tican. Supposons que l'épreuve ne produise plus l'espérance et que, dans son tombeau provisoire, la Papauté n'ait plus, comme Élisée, le pouvoir de ressusciter les morts qui toucheront à son cadavre. Qu'aurez-vous fait?

L'Italie des clubs et des Garibaldiens impose un Souverain-Pontife à l'Église universelle. Ce Pontife sera-t-il accepté par les puissances chrétiennes? La France et l'Autriche, l'Espagne et le Portugal, la Bavière et la Belgique, en leur nom, la Russie et la Prusse, au nom de leurs provinces catholiques, les évêques et les fidèles de toutes les latitudes lui feront-ils serment d'obéissance et de sujétion religieuse? Ne voyez-vous pas les âmes se révolter et le clergé s'indigner? Ne sentez-vous point qu'en plein dix-neuvième siècle nous retombons dans l'ère des anti-papes? De là à un chaos politique et à des guerres de religion, y aurait-il bien loin?

Non, sans doute, et c'est pour cela que le vicaire et le vicariat sont impossibles, pour cela surtout que Rome ne peut être ni piémontaise, ni italienne. Rome est la capitale de l'Église universelle, et la ville du Pontificat. C'est cette conviction si bien enracinée dans les faits et dans les esprits qui, le 8 février 1814, à minuit, dictait à Joseph Bonaparte (1) une lettre adressée à l'empereur Napoléon, lettre dans laquelle on lit :

« Pour les bons catholiques, que Votre Majesté se persuade bien que, tant que sa réconciliation avec le vicaire de Jésus-Christ ne sera pas publique, le gouvernement n'obtiendra jamais rien d'eux. Non, Sire, il n'y a pas en France d'autres sectaires religieux que ceux qui reconnaissent le Pape pour chef spirituel. Tous les autres ne sont pas des catholiques, mais des incrédules ou des protestants. Ainsi tant que je ne lirai pas dans le *Moniteur* : « Le Pape est retourné à Rome; l'Empereur a ordonné qu'il y fût accompagné et reçu comme il convient,

(1) L'empereur Napoléon III a écrit *quelques mots sur Joseph Bonaparte*, son oncle, et il le juge en ces termes : « Si aujourd'hui il existait parmi nous un homme qui, député, diplomate, roi, citoyen ou soldat, se fût constamment distingué par son patriotisme et ses brillantes qualités....., cet homme occuperait le plus haut point dans l'estime publique; on lui élèverait des statues. »

je ne pense pas qu'aucune cérémonie religieuse ait aucun bon effet pour Votre Majesté. Dans l'esprit des catholiques, ceci, Sire, est la vérité. »

Pour nous servir des expressions mêmes du roi Joseph Bonaparte, ceci est plus que jamais la vérité, et la vérité est immuable. Posséder l'Italie, même à titre véreux, a pu éblouir un Piémontais. Cette idée a certainement flatté dans leurs jalousies séculaires les Anglais qui comprennent d'instinct que plus nos divisions intérieures seront profondes, plus grande sera leur sécurité au dedans et leur prépotence au dehors. En France et dans le reste du monde, une Papauté ainsi constituée serait une cause incessante de perturbations sociales. Elle y est condamnée par les gouvernés aussi bien que par les gouvernants. Ce n'est donc qu'une chimère italianissime cachée sous une mixture d'égoïsme britannique.

Le Pape est à Rome; il y restera libre de ses actes, maître de ses jugements, et roi dans la plénitude de son autorité. S'il en sort, trahi par les événements ou éprouvé par les hommes, il y rentrera acclamé et béni, car toutes les persécutions contre l'Église finissent par un triomphe. Depuis dix-huit siècles elle a vu passer sur la Chaire de Pierre tant d'ennemis et de révolutions que, sûre de sa victoire et de son éternité, elle semble n'avoir plus besoin, pour confirmer les peuples dans leur foi, de se servir de moyens terrestres et de s'appuyer sur des bras de chair. Elle a la parole du Psalmiste : « Ils périront, mais vous, vous vivrez. Ils vieilliront comme un vêtement, mais vous, vous êtes toujours la même, et vos années ne finiront point. »

Cette promesse est présente à tous les esprits et à tous les cœurs. Rome abandonne à la Providence le gouvernail de la barque mystique. La Providence, qui aime les surprises, agira à son jour et à son heure. Laissons-la faire, mais aidons-nous beaucoup pour que le Ciel nous aide un peu.